

Jacques Le Brun

Betty Rojzman, Une faim d'abîme. La fascination de la mort dans l'écriture contemporaine,

Il y a dans le livre de Betty Rojzman une figure inaugurale, Hegel, objet de référence, et aussi de trahison depuis la féconde, trop féconde ?, trahison opérée par Kojève. C'est à travers ce Hegel que chacun des écrivains ici étudiés se lira soi-même, transmettant un héritage et y inscrivant sa marque, sa différence. Ainsi il ne faut pas lire comme une simple énumération les cinq noms qui figurent au titre du livre, ce sont plutôt les pièces d'un arbre généalogique, les lieux d'une transmission non sans reste, ni sans distorsions. De Hegel à Kojève, de Kojève à Bataille, de Bataille à Derrida, et aussi à Blanchot, de Kojève, et Bataille à Lacan, etc. ; le présent livre est établissement et écriture d'une généalogie. Mais, comme en toute succession, on est « entre iconoclastie et légitimation », comme il est écrit de Blanchot¹, mais la remarque vaut pour les autres et en premier lieu pour Kojève. Ce qui précède et ce qui suit les cinq études centrales, l'Introduction et l'Appendice, ont, me semble-t-il, autre statut, soutenant aussi une autre écriture.

C'est donc dans ce livre non pas une suite de monographies que nous lisons, mais une sorte de tragédie en cinq actes où implacablement nous avançons, chaque étape marquée par un nouvel acteur nous enfonçant vers un abîme inconnu. Dès les pages consacrées à Kojève et à « son » Hegel, nous avons le thème central et la clef d'interprétation, d'une part « un *dualisme* dialectique », « irréductible fracture entre l'homme et le monde », d'autre part cette affirmation quasi thétique de Kojève : « Le sujet du discours, [...] c'est-à-dire l'Homme, a pour base dernière la Négativité². » Homme et Négativité étant écrits avec une majuscule. Par le Négatif l'homme s'affranchit de toute soumission à la Nature ou à la loi de l'espèce³. La tragédie s'ouvre sur un tableau hautain et « baroque », on

¹ Betty Rojzman, *Une faim d'abîme, La fascination de la mort dans l'écriture contemporaine*, Desclée De Brouwer, 2019, p. 9.

² *Ibid.*, p. 25.

³ *Ibid.*, p. 28.

pourrait dire chevaleresque, mais au risque de devenir exaltation guerrière⁴, tableau de la course du Désir vers un futur sans but. Mais ici Kojève affirme –non pas retournement mais avancée, et vers quelle fin ? – que se découvrent une expérience « positive » de la négation et les bases d'une philosophie de l'« inexistant »⁵. Ces jalons, « positivité de la négation » et « inexistence », mettons-les en réserve, comme des cailloux en provision, pour y revenir plus loin. De l'héritage kojévien, même sous ses aspects aristocratiques et impérieux, à la fois philosophie et « souci de soi », deux générations, celle des années 30 et celle des années 60, feront leur référence théorique et leur mode de penser.

Au centre du second acte de notre tragédie du Négatif, il y a Bataille. Non seulement Bataille recueille et s'approprie l'héritage kojévien, mais il sera celui par lequel s'est transmis, et remanié, cet héritage : par son intermédiaire l'héritage sera recueilli par Derrida, par Blanchot, par Lacan, et, au-delà, par tout un public fidèle. L'apport de Bataille c'est l'accent mis sur l'aspect tragique, affects et fantasmes, autant et peut-être plus que l'élaboration théorique. Le Négatif ne règne pas seulement, son règne est « dévorant⁶ » « dévastateur ». Un « cérémonial fantasmé » tente de se mettre en place, tente désespérément de donner corps, corps torturé et aspiré par la mort, à ce que la tragédie comporte de théâtral, au « spectacle ». On retrouve certes l'« esthétique de grand seigneur », l'« humeur aristocrate » qui accompagnaient les élaborations de Kojève⁷, mais on reconnaît chez Bataille l'écho, que nous retrouverons chez Blanchot, des *excessus* mystiques, la traditionnelle supposition impossible, choix de la perte ultime, de l'enfer, choix qui seul peut témoigner de l'absolue pureté de l'amour ; « indifférence au salut » qui tend à ruiner « l'impétuosité sacrificielle du héros kojévien » au moment même où il en dévoile la « vérité ». L'homme vit « au moment où il meurt vraiment », écho et détournement de ce qui est « vérité » dans l'aphorisme de sainte Thérèse d'Avila, « Je meurs de ne pas mourir ».

On retrouvera ces échos, autrement formulés et vécus, dans la pensée et les écrits de Derrida, troisième acte de notre tragédie. Changement d'écriture avec les textes de Derrida et changement dans la pensée bien que

⁴ *Ibid.*, p. 39.

⁵ *Ibid.*, p. 31.

⁶ *Ibid.*, pp. 46-47-50.

⁷ *Ibid.*, pp. 54-53.

celui-ci, revenant à Hegel, recueille explicitement l'héritage de Bataille. Entre les deux, certes, on découvre d'essentielles différences : Derrida est un philosophe au sens précis, au sens universitaire du terme, et c'est au nom de la philosophie qu'il s'inscrit dans l'héritage de Bataille. On ne retrouvera donc pas chez lui le flamboiement tragique de ce dernier, le jeu inquiétant avec la mort, mort non seulement fantasmée mais fascinante ; non, Derrida pose des questions qui sont « philosophiques⁸ » et la négation qu'il poursuit est « abstraite » ; s'il y a incandescence, ce sera une incandescence froide, sans pathos mais de l'ordre de l'« essentiel », non pas escamotage du « péril mortel⁹ » mais extrémité, peut-être plus radicale, dans le concept, dans le « sacrifice » du concept, une mise en cause non pas de la *vie* de l'homme mais de l'homme lui-même, l'homme de tout humanisme.

En des pages décisives, où se reflète la « perplexité¹⁰ » devant cette sorte de fidélité infidèle à l'héritage de Bataille, Betty Rojzman dresse le tableau du glissement d'une génération, celle de Kojève et de Bataille, celle des années 30, à une autre génération, celle de Derrida, celle des années 60, en un mouvement qui va de l'existence au langage, à ce qu'on appelle, d'un terme qu'il faut prendre avec sérieux, la déconstruction¹¹. Ainsi, sans qu'au-dehors nulle brisure n'apparaisse, nous sommes entrés sur d'autres terres, mais sur ces dernières règne une négativité sans fin¹², comme l'écrit Derrida, « le rien paraît¹³ ». Devons-nous alors, devant une écriture où vacille la distinction du vrai et du faux, nous réfugier dans le domaine de la « théologie négative » ? Derrida s'en défend, même si à plusieurs reprises, comme lorsqu'il commentera dans *Sauf le nom*¹⁴ les poèmes d'Angelus Silesius, il s'en approche tout en s'en défendant ; mais les armes par lesquelles il s'en défend sont les armes mêmes que jadis ont utilisées les mystiques, celles du langage, l'oxymore, l'ambiguïté, l'« indifférence », le dépassement de la contradiction dans le geste de l'écrire ou de la chanter dans le poème. Faut-il aller, comme suggéré page 94, jusqu'à poser, sur la déconstruction de la théologie négative elle-même, l'hypothèse du Nom imprononçable ? Mais nous sommes ramenés ici à Angelus Silesius et au

⁸ *Ibid.*, pp. 69-70-73.

⁹ *Ibid.*, pp. 82-81.

¹⁰ *Ibid.*, p. 82.

¹¹ *Ibid.*, pp. 71-83.

¹² *Ibid.*, p. 79.

¹³ *Ibid.*, p. 92.

¹⁴ J. Derrida, *Sauf le nom*, Galilée, Paris, 1993.

livre, attachant et énigmatique de Derrida avec la double ambiguïté de ce titre *Sauf le nom* (sauf : excepté et sain et sauf ; le Nom : avec ou sans majuscule) où le lecteur à la fois se trouve et se perd.

Avec Blanchot, qui occupe l'acte IV de notre tragédie, nous sommes dans une autre atmosphère bien que Blanchot lui aussi ne cesse de lire Bataille et, à travers ce dernier, de retrouver Hegel. Blanchot s'affronte à la négation en une expérience qui se présente « plus extrême encore » que celle de Hegel¹⁵. Il y a chez lui une sorte d'« âpreté » froide, une « passion », un « surplus de vide », un « surcroît de négativité¹⁶ ». Mais c'est l'objet d'une course « sans but », sans même l'espoir d'atteindre la substance d'un « rien ». Blanchot lui aussi, en bien des pages, retrouve l'écriture des mystiques, la familiarité avec l'oxymore (ainsi page 106 l'adage « vivre en mourant » de sainte Thérèse). Betty Rojzman souligne avec pertinence cette impossible mais constante proximité de Blanchot avec les mystiques, jusqu'à la tentative d'une extinction, jusqu'à une mort prenant la forme de la « passivité¹⁷ » visée jadis, et peut-être vécue, par Mme Guyon et par Fénelon. Seulement « croire » à l'écriture, à la poésie, même si l'échec en est la visée et si rien n'y répond, permet de « saisir l'essence¹⁸ ». Le rien s'est creusé jusqu'à l'« impossible » et encore une fois se perçoit, en un arrière-plan vacillant et peut-être trompeur, une parenté avec la mystique de l'essence, le *Wesen* au centre des traités de Maître Eckhart et des poèmes d'Angelus Silesius. Il est vrai que, chez Blanchot comme chez ces derniers, la tentation est récurrente d'interpréter l'essence comme autre nom de l'être.

Recueillant le même héritage, celui de Kojève et de Bataille, et à travers eux de Hegel, Lacan apporte un accent nouveau. Et cette transformation constitue l'objet du cinquième acte de cette tragédie du négatif qui est l'objet du livre de Betty Rojzman. À la différence des quatre auteurs précédents, Lacan n'est ni un philosophe professionnel, ni exactement un écrivain. Comme Derrida était « philosophe », il est psychanalyste, il « pratique » la psychanalyse, art et technique qui dominent toute ses interventions dans les domaines, philosophique ou

¹⁵ *Ibid.*, p. 101.

¹⁶ *Ibid.*, p. 102.

¹⁷ *Ibid.*, pp. 109-111.

¹⁸ *Ibid.*, p. 120.

littéraire, où se joue la négativité. Et c'est essentiellement dans des « séminaires » que nous trouvons ses interventions ; ce qui peut-être a conduit Betty Rojzman à l'appeler quelque part « le maître¹⁹ » ! De plus Lacan a beaucoup évolué au cours de sa vie et toute tentative de donner une image univoque de la « pensée » de Lacan est, dès l'abord, vaine. Ainsi nul ne reprochera à l'auteur de ce livre de ne pas avoir rendu compte de cette évolution. D'autant plus que le moment choisi pour ses analyses ce sont les années 1959-1960, moment charnière où le Lacan de ce qu'on pourrait appeler le moment du pur Signifiant passe à la promotion du Réel, avant d'autres évolutions. Il y a une seconde raison de justifier le choix de ce moment 1959-1960, c'est que le séminaire *L'éthique de la psychanalyse* articule une réflexion qu'on peut dire théorique avec l'exemple inoubliable d'Antigone, la pensée se plongeant et prenant autre dimension dans la tragédie.

Au « point de départ²⁰ » de sa réflexion, Lacan, dans ce séminaire, distinguerait deux espaces, celui du plaisir et celui de la jouissance. D'une part, le bonheur, le souverain bien, ce qui se déploiera dans l'utilitarisme²¹ d'autre part le franchissement, le radicalisme du désir où Betty Rojzman reconnaît l'écho des écrits de Blanchot. Dès les premières pages un mot m'a retenu, Lacan est qualifié de « poète²² », ce qui nous aide à apprécier les pages suivantes et à rendre pour ainsi dire nécessaires les pages ultimes de ce chapitre sur Antigone, la théorie ayant besoin d'une écriture et de la référence à l'œuvre littéraire. De fait le tableau qui est dressé du Réel selon Lacan, tableau d'un « trou noir » « s'ouvre sur une tragédie ». Démarche « postmoderne », je ne suis pas sûr que cet adjectif soit le mieux choisi, en tout cas c'est le « trouble », mentionné plusieurs fois qui caractériserait ce tableau.

Quoi qu'il en soit nous sommes acheminés avec Lacan vers la figure tragique d'Antigone. Qu'il soit ou non judicieux de parler de « romantisme », voire de « jansénisme glorieux²³ », Antigone ouvre toutes les analyses précédentes en donnant au séminaire de Lacan comme aux développements précédents « son plein pouvoir poétique ». Je suis frappé en ces pages de ce livre par la différence de ton par rapport à ce qui

¹⁹ *Ibid.*, p. 132.

²⁰ *Ibid.*, p. 124.

²¹ *Ibid.*, p. 131.

²² *Ibid.*, pp. 135, 139-140.

²³ *Ibid.*, pp. 149, puis 148.

précède. Faudrait-il penser que le tragique, redécouvert dans la tragédie antique et dans un des grands mythes littéraires, permettrait de dépasser (ou de surmonter) la noire complaisance pour la perte décrite dans les chapitres précédents ? Une mort, nouvelle mort, se substituant à l'impossible mort des « postmodernes » ?

Si nous avons commencé par présenter les cinq actes de la tragédie, incarnés par les cinq figures liées les unes avec les autres, c'est non seulement parce que c'est le cœur du livre, c'est aussi parce que je ne voulais pas être influencé dans ma lecture, ni par l'introduction, ni par la conclusion, ni par l'appendice. Mais, une fois le chemin parcouru, nous pouvons jeter un regard rétrospectif sur l'introduction. Y retrouvons-nous le climat de notre lecture ? À vrai dire, et c'est peut-être impression subjective (chacun se lit soi-même dans ce qu'il lit), il me semble que l'on ne s'y retrouve que partiellement. Dans l'introduction, on est frappé par la présence d'affects, par ce qu'on peut appeler un « ton » ou un « style », non seulement de l'écriture mais aussi de la pensée. Une pente péjorative, de l'ironie, un soupçon initial sur ce qui sera développé ensuite : « approche dissolvante », « pourrissement dans l'être », « fatigue », « déviance », « débâcle », « posture », « orgueil », « romantisme post-moderne », « pas seigneurial », « princes que rien ne contente », et on pourrait allonger la liste de ces signifiants dans lesquels, même s'ils ne sont pas du tout inexacts, on a du mal à retrouver ce qu'apportent les cinq chapitres suivants, encore que l'interprétation des attitudes de Lacan (« comme un ennui, une sorte de mépris²⁴ ») nous fasse retrouver ce qui est écrit de nos autres auteurs. Que l'origine de leur pensée et de leur attitude soit un « platonisme récurrent » ou le résultat de l'influence « délétère » d'un christianisme à la « langueur d'agonie », les effets de la pulsion de mort ne sont-ils pas traduits ici en termes à la fois affectifs et « psychologiques » ? Et même les pages, où, de façon certes problématique, sera évoquée la possible parenté de nos auteurs avec les mystiques, ne perdent-elles pas leur tranchant lorsque la « supposition impossible²⁵ » de ces mystiques, à laquelle nous faisons allusion, est d'emblée et sans nuance jugée « absurde », balayant par ce jugement la pensée de tous ceux qui, de Duns Scot à François de Sales, à Mme Guyon et à Fénelon, ont travaillé à élaborer de cette supposition une « théorie » au double sens de ce mot « théorie » ? Les chapitres suivants corrigeront peut-être ces perspectives.

²⁴ *Ibid.*, p. 132.

²⁵ *Ibid.*, p 15.

Mais fallait-il, en une sorte de *captatio*, de « composition de lieu », placer d'emblée le lecteur dans une atmosphère « crépusculaire²⁶ », même pour dissiper toute possible illusion ? C'était sans doute la fonction attendue de cette introduction. Mais sera-t-il possible, après ces pages, de « conclure », c'est-à-dire de refermer, de clore, les questions fondamentales abordées dans les pages précédentes ?

Nous retrouvons certes dans la conclusion les accents de l'introduction, la suspicion d'un romantisme aristocratique, d'une « posture chevaleresque », d'un héroïsme de « preux », d'un « parti pris de sublime²⁷ ». Les auteurs étudiés seraient « héros du néant » ne manifestant que « crânerie », nous retrouvons ces remarques dans la première partie de la conclusion. Nous ne discuterons pas ces jugements, certains pénétrants, encore que la plupart méritant nuance ; ainsi est-il bien certain que pour nos auteurs la vérité, point certes central dans ces cinq études, ne soit qu'un de ces « biens » dont Lacan, comme nous l'avons vu, a fait une critique définitive ? Mais n'est-ce pas Lacan qui, dans le chapitre « La science et la vérité » des *Écrits*, a donné de la vérité une tout autre image ?

Mais, si l'introduction et les cinq chapitres suivants nous ont mené jusqu'au point extrême d'une impensable pensée du négatif, les dernières pages semblent nous ramener en deçà de ce point : seraient-elles le lieu d'une sorte de retournement ? On pourrait le croire à lire la page 168 : « Le désir de mort, on le comprend à présent, n'est pas à lui-même sa propre fin : il est seulement l'expression détournée et comme pudique, d'un désir de vivre ... », et plus loin : « J'entends, sous l'âcre réquisitoire des modernes, sous ce dandysme navré, une longue faim de vivre ». Déjà, dans les premières lignes de la conclusion, il était posé que « si le poète, en Bataille, exalte l'horreur du trépas, c'est pour mieux jouir d'un noyau d'être²⁸ ». Par quelle voie, clairement définie ou supposée, s'est opéré ce qu'on doit appeler un retournement, sous la mort la vie, sous la mort l'être ? Mais n'y a-t-il pas ici une médiation, qui, sans infléchir la radicalité antithétique des deux termes, ferait du négatif lui-même l'opérateur paradoxal d'une pensée ? Et quelle est la nature propre de cette opération ?

²⁶ *Ibid.*, p. 14.

²⁷ *Ibid.*, pp. 160-164.

²⁸ *Ibid.*, p. 159.

C'est ici que nous devons envisager le rôle de l'écriture, du mot, de la poésie.

D'abord, esquissée à la fin de l'étude sur Blanchot²⁹, se dessine l'assomption de l'écriture sous la forme du « poème », le poème qui « répète [...] de façon rituelle l'abolition nécessaire du visible, le procès de sa dissolution », et ici Blanchot citant un texte de Yves Bonnefoy, – l'on se plaît à imaginer un sixième chapitre consacré à Bonnefoy –, une « poésie » qui ne « dit » rien, poésie qu'on doit rapprocher de son étymologie, *poiein*, faire, sans intention de « faire œuvre ». Maint vers de Bonnefoy nous conduirait sur cette voie : « Et parfois ce n'étaient pas même des mots / Rien que le son dont des mots veulent naître, / Le son d'autant d'ombre que de lumière, Ni déjà la musique ni plus le bruit³⁰. »

Ici cependant, de l'écriture elle-même en ce qu'elle a de plus matériel, un point doit nous retenir. Attachons-nous à la lettre, « pas même des mots », écrivait Bonnefoy. Le lecteur du livre de Betty Rojzman, attentif, remarque un usage très particulier de la majuscule dans des « mots » qui ont une importance qu'on pourrait appeler cardinale au sens étymologique : car autour d'eux « pivote » le sens et la portée de l'argumentation : écrivons-nous avec majuscule ou avec minuscule les mots Rien, Néant, Être, Négatif, Mort, Histoire, Homme, et surtout Nom, et le sens bascule avec toute l'interprétation de la pensée de ces modernes que nous étudions. Un point extrême dans cet art de l'équivoque fondatrice me semble se trouver à la page 94 où nous lisons « le Non imprononçable » (n - o - n), double équivoque Nom-Non et la majuscule biblique. Il en est de même avec la majuscule que porte toujours dans le livre, la Loi.

Mais l'usage de la majuscule n'est ni figé, ni imposé au départ. De façon significative, le Néant et la Mort perdent dans la conclusion leur majuscule et leur statut. Mais la Loi garde sa majuscule et, de façon répétitive, il y a dans cette conclusion des majuscules à Création, Souffle, Lumière ; et l'adjectif « éternel » y devient substantif et acquiert une majuscule : « l'Éternel ». Simple problème de graphie pourrait-on penser, mais la lecture de ce livre dans sa méthode nous montre qu'une double, et sans doute point contradictoire, opération y est menée. On comprend que rendre « commun » le mot (de Mort ou Néant à mort ou néant) c'est aussi,

²⁹ *Ibid.*, pp. 119-120.

³⁰ Y. Bonnefoy, « La voix lointaine » II, *Les planches courbes*, Poésie/Gallimard, 2006, p. 58.

paradoxalement laisser place à d'autres mots « propres », cela par l'opération de la lettre. On comprend aussi que l'appendice dont le titre « La fluidité de l'être » (avec minuscule) n'est pas, malgré la sensible différence de ton par rapport aux chapitres antérieurs, addition hétérogène, voire, au pire, récupératrice, mais donne une clef pour penser le mouvement de tout le livre. La lettre ne serait pas l'anachronique support d'une opération propre à la kabbale, mais un instrument pour la pensée ; la lettre et non pas le Logos (avec majuscule), parce qu'une remarque dans la conclusion, page 168, où on lit que Blanchot et Derrida « éludent l'emprise du Logos », ne doit pas surprendre, car elle pose l'échec supposé de Blanchot et de Derrida dans leur entreprise de renouvellement de la pensée. Mais comment échapper à la traduction en Logos de la transformation du « mot » en « nom » sous l'action (action certes qu'on devra analyser) de la lettre qui de minuscule devient majuscule. Si cet appendice renvoie à la kabbale, il faut, je crois, bien voir ce que signifie cette référence. En effet, nous devons poser l'hypothèse que l'opération de la kabbale est « scripturaire » et nullement ésotérique, qu'elle porte sur la « lettre » et que c'est sans doute pour cela qu'elle échappe à l'idéologie. Ainsi le changement d'une lettre, par exemple *mikré-mikra*, nous fait passer du « déterminisme » au « hasard³¹ ».

Mais il faut reconnaître que cet « appendice » nous oblige pour ainsi dire à nous tenir sur une corde raide, car l'opération scripturaire, aux deux sens de ce mot « scripturaire », est risquée, porte le risque de s'abîmer dans le geste même qui la promet. Et cet « appendice » ne doit pas être pris pour un « supplément » ; il semble projeter son ombre (ou sa lumière) sur l'ensemble du livre. Nous devons le suivre de près. Son écriture n'est pas celle de l'argumentation, mais celle de la poésie et nous y découvrons que c'est ce mode d'écrire qui nous permet d'accéder à une « fluidité », à un « multiple », à un « peut-être » qui minent la sphéricité de l'Idée au moment où ils l'approchent. Faut-il voir dans cette démarche conformité même « spirituelle » à une Nature, écrite page 176 avec un N majuscule ? Il est vrai qu'une pensée « lunaire » organise ici une « cosmogonie mystique³² » et une spiritualité « ouverte ». Ces pages sont destinées à déborder, sur un autre terrain, glissements, inquiétude, tissage de l'ambiguïté, dispersion, etc., et pour ainsi dire en une surenchère de

³¹ *Ibid.*, p. 182.

³² *Ibid.*, pp. 184-196.

postmodernité et de déconstruction³³, la pensée des auteurs étudiés dans les chapitres précédents. Mais pouvons-nous alors conserver l'ambition d'une « métaphysique », même sous la forme d'une « métaphysique de l'inachevé », une métaphysique qui aura « rencontré la métaphysique occidentale » ? Question fondamentale à laquelle nous conduit ce livre.

Pourrait-on pousser à l'extrême une pensée du négatif sans orner ce dernier d'un N majuscule, ne pourrait-on pour cela partir d'un texte évoqué ici ou là dans ce livre, *Die Verneinung*, de Freud. « Blessure », « trou noir » comme il est écrit à propos de Lacan, « extérieur radical réfracteur à toute signifiante³⁴ » ; ne pouvons-nous, partant des remarques de Freud, selon qui la négation (écrivons-la sans majuscule) serait, dans le geste même qui la pose et non dans son objet, la voie d'entrée dans la pensée, tenter d'entrer dans une réflexion sur la positivité de la négation, non sans affronter son caractère « inquiétant », mais sans être fasciné par l'obscur éblouissement d'un Négatif substantivé, mais au contraire en envisageant un négatif qui se déploie dans le travail sans repos d'une pensée ?

³³ Et suivante, p. 172.

³⁴ p. 139